

Cuchillo poussa un sourd rugissement et se releva d'un bond.

Paul de Kandos, épouvanté de son aspect et sentant venir la tempête qui le menaçait de ce côté, était déjà debout.

—Moastre ! lui dit Cuchillo, d'une voix terrible et qui éblouait tout à coup comme la foudre après l'éclair.

Paul de Kandos recula de deux pas.

—C'est une trahison ! balbutia-t-il, en s'adressant à Louis Clermont. Vous m'aviez juré que je pouvais tout dire devant cet homme. Vous mentiez. Il n'a mon arc. Il va me livrer !

—Toi livrer... non ! Tu puis, oui !

—Et de quel droit ? demanda le mari de Mariquita, en reculant toujours devant le regard enflammé de Cuchillo, d'où les larmes avaient subitement disparu.

—De quel droit ?

—Oui, de quel droit ? J'étais son mari, après tout, et le mari a le droit de tuer la femme adultère.

—Tais-toi, misérable... n'invoque pas cette excuse ! reprit Cuchillo de plus en plus menaçant. Le mari qui se respecte, le mari qu'on trompe, s'il cède à un mouvement de désespoir et de noble indignation, en voyant son nom compromis, déshonoré, peut avoir des excuses. Mais tu as perdu ce droit, le jour où, sachant qu'elle te trompait, tu as tout accepté.

—Toi, si tu l'as tuée, plus tard, après quinze ans de séparation, alors que tu n'avais rien fait pour la retrouver... et comment ? d'une façon lâche et féroce, en la faisant périr dans les tortures abominables du feu, car son corps palpitant n'avait sans doute pas encore perdu toute sensibilité ! ce n'est point par une jalousie noble et qu'on peut avouer... Ce n'est point parce qu'elle avait un amant... Tu lui aurais pardonné celui-là, ainsi que les autres ! C'est parce qu'elle ne voulait pas de ton amour vil et sans dignité ; c'est parce qu'elle refusait de devenir doublement adultère, en trompant cet amant pour toi...

—Ah ! ah ! je comprends, fit de Kandos, en qui la fureur se ralluma brusquement. C'est vous le fameux gauchon...

—Oui, c'est moi !

—Eh bien, tant mieux, alors. Ma vengeance est complète. Je vous ai fait autant souffrir que j'ai souffert, par elle, à cause de vous.

—Je laisse ma douleur de côté, répliqua Cuchillo, bien qu'elle ait été, qu'elle soit atroce. Mais je vais venger la pauvre femme !

Il tira sa navaja.

Paul de Kandos, qui suivait tous ses mouvements, en fit autant, et les deux hommes se trouvèrent en face l'un de l'autre, armés chacun du couteau terrible dont se servent les gauchos de la pampa, et séparés seulement de la longueur de leurs bras.

Louis Clermont, qui avait écouté ce dialogue et suivi cette scène, en silence, avec une attention passionnée, d'abord presque joyeuse, s'assombrit tout à coup, et, s'élançant entre les deux adversaires, il saisit brusquement Cuchillo par le poignet, en l'entraînant sur le côté.

—Imbécile ! lui murmura-t-il à l'oreille. Que vas-tu faire ?

—Le tuer !

—Le tuer ?

Clermont haussa les épaules.

—Ou être tué par lui. Niais ! Il ne fallait pas le provoquer.

Il fallait le frapper.

—L'assassiner ?

—Parbleu !

—Jamais !

—Mais si c'est lui qui te tue ?

—Je veux la venger ou mourir pour elle... Elle est morte pour moi !

—Allons, des idées chevaleresques maintenant ! murmura Louis Clermont avec un juron que nous ne pouvons reproduire. Tu me fais pitié ! Tu ne seras jamais qu'un serin !

—Laisse-moi ! fit Cuchillo avec horreur et mépris... Laisse-moi !...

Et il le repoussa violemment.

—Quelle misère ! grommela Louis Clermont, d'agir avec de pareils instruments. Et s'il me le tue ! ajouta-t-il tout bas, en désignant Paul de Kandos d'un regard sombre,

Cuchillo s'était rapproché de son adversaire qui avait roulé sa couverture autour de son bras gauche. Il en fit autant.

—En garde, monsieur le marquis ! dit-il d'une voix vibrante.

—Je suis prêt ! répondit l'autre.

Les deux hommes se précipitèrent l'un sur l'autre, le bras gauche en avant, comme un bouclier, le bras droit levé.

L'acier des couteaux brillait au soleil et lançait des éclairs.

Paul de Kandos n'était pas un lâche, à proprement parler, loin de là. Il n'était lâche que devant ses passions, dont il était l'esclave, qui le dominaient et qu'il ne dominait pas. Mais il avait le courage militaire, peut-on dire, si le courage moral lui faisait défaut, et il acceptait le combat avec une sorte de satisfaction.

C'était une diversion et un dérivatif à ses angoisses, à la fièvre qui le dévorait, depuis qu'il avait commis l'acte que nous connaissons.

Dès le premier choc, Cuchillo sentit qu'il avait devant lui un adversaire redoutable, qui ne reculait pas, et qu'il avait autant soif de son sang qu'il pouvait avoir soif du sang du marquis.

Le premier choc, d'ailleurs, n'eut point de résultat.

Les couteaux n'entamèrent que l'étoffe de laine qui protégeait le bras gauche.

Tous deux bondirent en arrière, avec une égale souplesse, puis se jetèrent l'un sur l'autre, et, — dès cette seconde rencontre, — le sang coula, Cuchillo avait été atteint au flanc.

Les deux hommes, cette fois, ne se séparèrent plus : poitrine contre poitrine, visage contre visage, confondant leurs haleines, se brûlant de la flamme de leurs yeux menaçants, leurs deux bras armés se touchaient, se suivaient, s'abaissaient, se relevaient ensemble, sans que les couteaux pussent se dégager assez pour frapper.

Cela dura bien une longue minute.

La sueur inondait leurs visages. Ils sentaient l'un et l'autre leurs forces diminuer, surtout Cuchillo qui perdait beaucoup de sang.

Comprenant le danger de sa situation, l'amant de la Mariquita résolut d'en fuir.

Réunissant toute son énergie, d'un bond désespéré, il se rejeta en arrière, pour reprendre du champ, et revenir une dernière fois, avec tous ses avantages, sur son ennemi encore intact.

Louis Clermont, qui n'avait pu empêcher ce duel, après un premier mouvement de rage, s'était éloigné, de façon à se trouver derrière le marquis.

Cuchillo et le marquis se regardèrent, un instant, immobiles ; puis, se ramassant sur eux mêmes, ils prirent de nouveau leur élan.

Cette troisième attaque devait être évidemment l'attaque définitive et décider du sort des combattants.